



OBSERVATIONS
SUR
QUELQUES DIMENSIONS
DU
MONDE INTELLECTUEL.
PAR MR. LAMBERT.

Pour indiquer le sujet de ce Mémoire, je commencerai par rapporter ce qui m'en a fourni l'occasion. C'est la lecture de *Longin* & la comparaison de ce qu'il dit sur le Sublime avec ce que d'autres auteurs en ont dit. *Longin* commence par faire souvenir son ami *Terentianus* du petit traité de *Cecilius*, qui roule sur la même matière, & du peu de satisfaction que leur a causée la lecture de cet ouvrage. Il taxe le stile de *Cecilius* de basse & de répondre assez mal à la dignité de son sujet. Il l'accuse encore de n'avoir pas touché les points principaux de cette matière „*Cecilius*, dit-il, s'efforce de montrer „par une infinité de paroles ce que c'est que le grand & le sublime, „comme si c'étoit un point fort ignoré: mais il ne dit rien des moyens „qui peuvent porter l'esprit à ce grand & à ce sublime. Il passe cela, „je ne sai pourquoi, comme une chose absolument inutile, etc.“

Comme le petit traité de *Cecilius* ne nous est point parvenu, il semble qu'il faille nous en tenir au jugement de *Longin*. Cependant il y auroit eu des raisons à y opposer. D'abord *Longin* semble insinuer que pour écrire sur le sublime il faut employer un style sublime, ce qui peut être *bon* sans cependant être *nécessaire*, parce que le style didactique doit être simple & clair. Ensuite *Cecilius* est



blâmé d'avoir employé beaucoup de paroles pour dire ce que c'est que le *grand* & le *sublime*. A la vérité je le blâmerois aussi, non pas de cette infinité de paroles, mais parce qu'il est très vraisemblable qu'avec tout ce verbiage il n'a rien dit de satisfaisant. Car si *Cecilius* avoit bien dit *ce que c'est* que le sublime, *Longin* n'auroit pas eu sujet de le condamner sur ce qu'il n'a pas indiqué *les moïens d'y parvenir*, puisque ces moïens se trouvent comme d'eux-mêmes, quand le sublime est bien connu. Et si *Longin* prétend que ce n'est pas là *un point fort ignoré*, je doute qu'on en tombe d'accord. Il est vrai qu'on peut alléguer un grand nombre d'exemples, où le sublime brille trop pour être méconnu. Mais tous ces exemples ne font que nous le *montrer*, sans nous l'*expliquer*, sans nous en donner une définition qui soit adéquate & qui puisse servir de base dans la théorie & dans la pratique. C'est ainsi que la lumière se fait voir à tous, mais la *voir* & la *connoître intimement* ce sont deux choses fort différentes. Si donc *Cecilius* s'est donné beaucoup de peine pour examiner ce que c'est que le sublime, ce n'est pas de quoi *Longin* devoit le blâmer : & s'il n'y a point réussi, *Longin* pouvoit se borner à louer la bonne intention que *Cecilius* avoit eue.

Mais *Longin* a-t-il mieux réussi, & après avoir lu son traité est-on plus instruit de la nature & de l'essence du sublime? Quant à moi je ne pourrois le dire, & je connois de grands Critiques, qui doutent que *Longin* se soit entendu lui-même ; du moins trouve-t-il de la peine à s'expliquer assez nettement. La plupart de ceux qui, après lui, ont écrit sur les beaux arts & sur les belles lettres, se sont fait un devoir de chercher une définition plus adéquate, & chacun d'eux trouvoit des successeurs, qui croïoient devoir faire encore de nouvelles recherches. Les uns expliquoient le sublime par des *expressions*, qui n'étoient que *grammaticalement équivalentes* ; les autres vouloient le faire connoître par ses *effets* ; d'autres par les *occasions* où il faut l'employer, & d'autres enfin par des *termes*, qui avoient encore plus besoin d'être définis, que le *sublime* même. On en trouve aussi, qui
vou-



vouloient le faire connoître en faisant une *énumération des especes*. Et si, chez tous ces auteurs, on trouve par-ci par-là quelque trait qui paroît toucher à ce qui est essentiel, ils ne s'y arrêtent pas, mais ils se perdent d'abord dans des idées qui ne sont qu'*accessoires*, ou qui éloignent de nouveau du but qu'il falloit se proposer. Il semble donc que tant d'essais manqués devroient retenir quiconque voudroit remanier ce sujet pour le mettre une fois pour toutes dans son jour. Aussi trouve-t-on des auteurs qui renonçant à ces recherches avancent que le sublime doit être *senti* & non *défini*; ce qui seroit très vrai, si le sublime étoit une perception simple.

Pour voir ce qu'il y auroit encore à dire là-dessus, & pour procéder méthodiquement, commençons par établir l'état de la question & les cas qu'elle renferme. Pour cet effet il ne suffit pas de dire qu'il s'agit de définir le sublime, ou d'expliquer en quoi il consiste. Car il s'en faut de beaucoup que toutes les définitions se trouvent de la même maniere. Quelquefois la chose elle-même est si connoissable & présente toutes ses parties d'une façon si distincte, qu'on n'a qu'à les nommer pour en faire une définition adéquate & complete. D'autres fois un terme doit être défini parce qu'il est vague & ambigu, & il faut en tirer la définition d'un grand nombre de phrases où il est employé. Ces cas different de celui dont il est ici question. Tâchons donc de le rendre plus connoissable.

D'abord je remarque que le terme *sublime*, lorsqu'il est employé dans les belles lettres, est un terme métaphorique, transporté du *monde physique* dans le *monde intellectuel*. Il appartient donc à la seconde de ces classes, dont je fais l'énumération dans le 10^{me} chapitre de ma *Sémiotique*; & la regle que je donne pour les termes de cette classe, c'est qu'il faut commencer par exposer ce qu'on appelle le *tertium comparationis*.

En second lieu, pour satisfaire à une autre regle, qui pour le cas présent demande encore d'autres données, j'observe que le terme *sublime*



blime se trouve avoir quelque *affinité* avec un certain nombre d'autres termes, qu'il conviendra de passer en revue pour fixer d'autant mieux les *différences* & les *nuances*, par lesquelles ils se rapprochent les uns des autres dans l'usage qu'on en fait ou qu'on en doit faire. Tous ces termes font une espèce de *famille* en ce qu'ils tiennent les uns aux autres; & il s'agira de voir, si tous ceux qui s'y rapportent dans le *monde physique*, y appartiennent encore lorsqu'on en fait usage dans le *monde intellectuel*? Commençons par le monde physique.

Ce qu'on y appelle *haut* & *élevé* approche le plus de ce qu'on nomme *sublime*. La différence qu'il y a, c'est que l'idée du *haut* renferme celle de l'étendue ou de toute la longueur verticale d'un objet. C'est ainsi que nous disons une haute montagne, un arbre fort haut etc. Le terme *élevé* veut dire placé à une certaine hauteur. Ce terme renferme donc l'idée de la hauteur de l'objet, qui sert d'appui à ce qui est élevé. Au contraire, ce qu'on appelle *sublime* ne renferme ni la mesure de la hauteur ni l'idée de l'appui. Il s'y trouve quelque chose d'absolu, & ce qui est *sublime* est considéré comme flottant au-dessus de tout ce qu'on nommeroit simplement *haut* ou *élevé*. Enfin le *sublime* diffère encore de ce qu'on nomme *éminent*, en ce que ce qui est *éminent* se rapporte encore à l'objet *haut* ou *élevé* au dessus duquel il *émine*.

Voilà donc les différences que j'ai cru devoir faire. Je n'ignore pas que, chez les auteurs latins, le terme *sublimis* ne se prend pas toujours dans un sens aussi absolu que je viens de le faire. Mais j'ai choisi cette signification, parce que c'est celle qu'on a transportée dans le monde intellectuel.

Après ces termes, qui se rapprochent beaucoup les uns des autres, je passerai à ceux qui en diffèrent d'avantage, ou qui même sont totalement opposés. Tels sont les termes *bas*, *profond*, *abaissé*, *enfoncé*. Ces termes se rapportent encore à la direction *verticale*. Mais il y en a d'autres qui se rapportent à une direction plus ou moins ho-
rizon-



rizontale, tels que sont p. ex. les termes *éloigné*, *reculé*. Enfin, il s'en trouve qui ne se bornent pas à une dimension, comme p. ex. les termes *grand*, *vaste*, *ample*, *étendu* etc.

Or, pour transporter ces termes du monde physique dans le monde intellectuel, il s'agira de bien saisir le *tertium comparationis*, qui doit servir comme de pont de communication. Pour cet effet je choisis d'entre ces termes les trois suivans

sublime, *éloigné*, *profond*.

Ces trois termes partent d'un point commun. Car, soit qu'on *s'élève*, ou qu'on *s'éloigne*, ou qu'on *s'enfonce*, on part de l'endroit où on s'est trouvé, & que l'on considère comme *présent* ou *proche*. Ainsi ce qu'on appelle *proche* se trouve être également en opposition avec ce qu'on appelle *sublime*, *éloigné*, *profond*. Il n'y a d'autre différence que celle de la *direction*. On voit aussi que ces termes, dans le monde physique, sont employés à exprimer *les différentes dimensions de l'espace*. Et comme le point qu'on regarde comme fixe & duquel on part, est celui où nous sommes, je veux dire, un point de la surface de la Terre, c'est aussi à ce point que nous rapportons communément ce que nous appelons *sublime*, *éloigné*, *profond*.

Voilà donc le *tertium comparationis* établi. Transportons-nous maintenant dans le monde intellectuel, & nous y retrouverons tous ces termes changés en métaphores. Remarquons pour cet effet que le monde intellectuel comprend les différens objets des *facultés de l'ame*, c'est à dire ceux de *l'entendement* & de *la volonté*. Or, à l'égard des uns & des autres, le *tertium comparationis* exige que nous commençons par ce qui est considéré comme *proche*, afin de partir de là comme d'un point fixe vers ce qui devra être considéré comme *sublime*, *éloigné*, *profond*. Appliquons d'abord cette façon de procéder aux objets de l'entendement proprement tels, je veux dire, sans avoir égard aux Belles-lettres.



Ici il est clair que ce qu'on peut appeller *proche*, c'est la *connoissance commune*, j'entens celle qui est à la portée de tout le monde, qui ne demande pour être acquise, que l'usage des sens & de l'imagination, sans qu'il s'y joigne beaucoup d'attention ni de réflexion, ni aucune étude particulière.

Ce qui étant établi, on voit aisément que ce qu'on peut appeller *éloigné*, ou reculé au-delà des bornes de cette connoissance commune, comprend tout ce qui, pour être connu, demande *une suite plus ou moins longue de raisonnemens*. La phrase: *pousser fort loin ses recherches*, indique à peu près la même chose. La connoissance commune nous offre un grand nombre d'idées & de propositions, dont nous avons une *connoissance historique*, en ce que nous les devons, soit à notre propre expérience, soit à celle des autres. Un peu d'attention nous fait voir, qu'en comparant ces propositions ensemble, il s'en trouve qui peuvent se lier en ce qu'elles servent de prémisses dont il découle quelque conclusion. A mesure que ces conclusions se lient à d'autres prémisses, le fil du raisonnement *s'allonge* & on parvient à des conclusions plus *éloignées* du premier point où on avoit commencé. Le grand nombre de propositions que la connoissance commune fournit, fait entrevoir que ces sortes de liaisons & de recherches peuvent être *poussées fort loin*. Et comme les nouvelles prémisses dont on a besoin ne se présentent pas toujours d'elles-mêmes, & que pour les trouver il faut, pour ainsi dire, passer en revue toutes celles que nous présente la connoissance commune, on voit pourquoi on dit qu'elles demandent d'être *recherchées*, ou qu'il faut *pousser ses recherches plus loin*.

En tout ceci il n'entre encore rien de *sublime* ni rien de *profond*. La connoissance commune est considérée comme un *champ vaste & étendu*, & tout ce qui en découle est placé d'autant plus loin, qu'il faut un raisonnement plus long pour y parvenir. Ce n'est pas cependant que cette longueur du raisonnement soit toujours la mesure exacte de l'éloignement ou de la distance. Il y a dans ce *champ intellectuel!*

lectuel des chemins obliques & des détours comme dans les *champs physiques*. On n^e parvient souvent d'une proposition à une autre que par une longue suite de termes moïens, quoiqu'on y pût parvenir comme en ligne droite, si on choisissoit les prémisses qui y conduisent directement. On pourra voir là dessus le 5^{me} & le 6^{me} chapitre de ma *Dianoïologie*, où j'ai fait le dénombrement de ces sortes de routes & de détours. Je me borne ici à remarquer que ce *champ* est considéré comme *une simple surface*. Et c'est aussi pourquoi la connoissance commune, de même que ce qu'on appelle *Littérature*, & *Erudition*, & tout ce qui en découle par une simple combinaison des propositions qu'elle fournit, est regardé comme une connoissance *purement superficielle*, quelque *vaste*, *ample*, *diffuse* etc. qu'elle soit d'ailleurs.

Voïons maintenant ce qui se trouve *au-dessus* & *au-dessous* de *cette surface*, je veux dire ce qu'on appelle *sublime* & *profond*. Ici il ne s'agit plus des images des choses, ou des propositions que les sens nous fournissent. Il s'agit des idées plus réelles & plus réfléchies que nous devons nous en former. Et on voit aisément que ce qu'on doit appeller *profond* concerne *l'intérieur des choses* ou de leurs idées, je veux dire, leurs *parties constitutives*, les *ingrédients* dont elles sont composées & dont les sens ne nous présentent que le mélange confus. Ainsi ce n'est pas dans les *idées simples* qu'il faut chercher ce qui est *profond*, mais ces idées elles-mêmes peuvent se trouver fort *enfoncées* & fort *cachées* dans d'autres qui en sont *composées*. A' moins qu'on ne soit parvenu à *démêler* toutes les idées simples dont une idée est composée, on ne peut pas dire qu'on les ait absolument *approfondies*. C'est ainsi qu'on n'approfondit pas l'intérieur de la Terre, à moins qu'on ne connoisse ce qui s'y trouve depuis la surface jusqu'à son centre. Aussi, à cet égard, toute idée composée ressemble à la Terre. D'entre les idées simples qui la composent, il s'en trouve toujours une qu'on peut regarder comme le *centre* auquel toutes les autres se rapportent. Pour les approfondir, il ne suffit pas d'en donner une *définition nominale*. Ces sortes de définitions font encore partie de la *connoissance commune*,



en ce qu'elles ne font qu'indiquer une chose par son *rapport* à quelque autre qu'on regarde comme plus connue. C'est peu de chose que de dire que l'homme est un animal raisonnable. Pour l'*approfondir*, il s'agit de connoître tout le mécanisme de son corps, le mécanisme intellectuel de son esprit & les abymes de son cœur. Voilà de quoi *creuser* éternellement.

Mais, pour approfondir une idée, il ne suffit pas de la résoudre en ses parties constitutives, qui sont des idées simples. On voit bien qu'il faut encore découvrir les différens *rappports* qui lient ces idées. De là on tirera des *propositions*, qui, concernant l'*intérieur* des choses, sont encore nommées *profondes*. Il s'agit de plus de lier ces propositions en sorte qu'elles puissent former une *théorie complète* de l'objet qu'on veut approfondir, & ce n'est qu'alors qu'on pourra dire qu'on l'a approfondi en effet. Un homme qui s'est rendu capable d'approfondir les choses, du moins celles qui sont l'objet de ses recherches, est appelé *profond*. On voit bien que cela demande une *attention*, une *sagacité* & une *pénétration* plus que médiocres. Il en est tout autrement de l'*homme superficiel*, dont il ne sera pas difficile de tracer l'image que voici. L'*homme superficiel* ne connoit que les noms & les attributs sensibles des choses, il en ignore les liaisons, il ne pénètre pas à l'essence, il s'attache aux images, il s'en rapporte aux ouï-dire, à l'historique, aux titres. L'attention l'abandonne, & s'il se donne quelque peine, c'est pour gagner en surface, & pour s'en remettre à la mémoire. Quand il prétend rapprocher les objets, il néglige les racines, il coupe l'herbe, & elle flétrit & seche. Il évite le détail, & ne parvient gueres aux dernières applications. Il n'est ni *commençant*, ni *ignorant*, mais il feroit mieux d'être l'un ou l'autre, afin d'éviter de se donner les airs de juge compétent & de servir de risée à ceux qui approfondissent mieux les choses. Il décide indéfiniment, il connoit des rapports sans savoir jusqu'où ils s'étendent. Il applique au tout ce qui ne convient qu'à la partie. Il n'est pas nécessaire de le pénétrer, il suffit de l'effleurer. Il échappe quand on prétend



tend l'arrêter; & c'est peine perdue que de lui montrer l'intérieur des choses etc.

Ajoutons que, d'entre plusieurs esprits qui approfondissent un sujet, celui qui est *moins profond* peut savoir que d'autres ont *pénétré plus avant*, mais il ne fait pas de combien; il ignore encore s'ils ne se sont pas *engagés dans quelque spéculation creuse*, qui ne leur offre rien de *solide*. Il n'y a que le plus profond qui puisse donner des mesures pour ceux qui le sont moins. Cette même remarque a lieu à l'égard de ce qui est *éloigné & sublime*. Ainsi je ne la répéterai pas particulièrement pour ces deux autres dimensions du monde intellectuel. J'observe seulement qu'il n'y a encore que dans les Mathématiques des mesures bien décidées pour les différens progrès qu'on fait. C'est ainsi que tout le monde fait, qu'en Arithmétique la numération, l'addition, la soustraction, la multiplication etc. se suivent dans cet ordre, & qu'aussi loin qu'on puisse aller, tous les pas sont comptés, & pour ainsi dire numérotés. Il n'en est pas de même des autres connoissances abstraites, parce que pour bien saisir la force des définitions & des propositions qui s'y trouvent, il faut avoir rencontré dans un grand nombre d'exemples & de phrases particulières les idées qu'elles renferment. De là vient qu'il faut être Métaphysicien, Moraliste etc. avant que de lire les traités systématiques de ces Sciences, & qu'ensuite on n'y trouve que ce qu'on a sù depuis longtems, & qu'il n'y a tout au plus que les hypothèses qu'on n'a pas sù d'avance. Avec tout cela, un système, quoique médiocre, est toujours préférable à cette connoissance confuse à laquelle les personnes non lettrées peuvent parvenir peu à peu & sans dessein prémédité. J'excepterai encore la Logique, qui, surtout dans la théorie du raisonnement, ne le cede en rien à la Géométrie, & où les pas qu'il faut faire sont également comptés.

Passons encore à ce qui se trouve au - dessus du champ de la connoissance commune & superficielle. Ici nous trouverons d'abord des élévations de terrain, des montagnes, je veux dire, des *idées rapprochées, entassées, accumulées*, non pas pour en faire

des amas informes, mais pour en former des *classes* & pour réunir toutes celles qui font partie d'un même Systeme. On voit aisément que je parle de la *dépendance* & de la *subordination* des idées, qui fait qu'on regarde une idée comme d'autant plus *élevée*, qu'elle est plus *générale*. De là les termes de *genre supérieur*, *d'espèces inférieures*, *d'idées subalternes* etc. En montant davantage, nous nous trouverons dans les régions aériennes, car c'est ainsi qu'on pourra nommer les idées qui, pour être *abstraites*, ne paroissent plus avoir de corps. Il ne reste plus qu'à franchir ces régions pour nous trouver dans des contrées dont un poète dit :

Candidus insueti miratur limen olympi,

je veux dire dans la région des *idées transcendantes*, qu'on a toujours considérées comme ce qu'il y a de plus *sublime* dans les connoissances philosophiques & mathématiques. Il est bien vrai que pour y parvenir on fait souvent un vol d'*Icare* qui se termine par une chute fatale. Il est bien vrai aussi qu'en fait de Morale & de Politique on se figure quelquefois je ne sai quelles sublimes perfections, qui, pour être au-dessus des forces humaines, n'aboutissent qu'à une spéculation creuse & sans usage pour la pratique. Enfin, il est bien vrai aussi qu'à moins que les idées abstraites & transcendantes ne puissent être ramenées à celles où il faut les appliquer, on perd ce qu'elles peuvent avoir d'utile, & on risque de s'égarer dans ces espaces intermédiaires, qui les séparent des idées plus individuelles. C'est ainsi que la *Cosmologie transcendante*, quelque sublime qu'elle puisse être, paroît encore séparée par un intervalle immense de cette *Cosmologie empirique*, que l'Astronomie & la Physique expérimentale nous font connoître. Un semblable intervalle se trouve encore entre la *Dynamique transcendante* & celle qui nous est connue par l'expérience. On en trouvera un autre non moins grand entre la *Chymie* & cette *Théorie abstraite des corps*, qui n'est encore que trop brièvement exposée dans les traités de Physique générale & dans ceux de Métaphysique.

Tout



Tout ce que je viens de dire sur ce qui, dans le monde intellectuel, s'appelle *éloigné*, *profond*, *sublime*, ne regarde encore que les objets de l'entendement proprement tel, ou les connoissances solides & exactes. Avant que d'en venir à ce qui, dans les Belles-lettres, peut être désigné par ces termes, il convient de passer à la seconde partie du monde intellectuel, qui comprend les objets de la volonté. Ces objets sont le *bien*, & généralement l'*estimation*, la *valeur*, le *prix* des choses, & les *regles*, les *maximes*, les *préceptes* qui s'en déduisent & qui reglent les *actions* & la *conduite*, soit pour le *moral*, soit pour la *vie privée*, soit enfin pour le rôle d'un *personage public*.

Commençons encore ici par ce qui est *proche*, puisque c'est de là qu'il faudra partir. Il est clair que ce sont *ces biens communs & généraux*, que la Nature a donnés en partage à tous les hommes, tels que sont la vie, la santé, la subsistance, la connoissance commune, la parenté etc. Et quoique ce qui est un bien, doive l'être plutôt dans ses conséquences qu'en soi-même, néanmoins, en ne considérant que ce qui doit être appelé *proche*, il faudra faire abstraction de ces conséquences, & ne considérer que ce qui en soi-même peut être regardé comme un bien, sans faire attention s'il continue de l'être dans ses conséquences, ou s'il l'est en comparaison d'un autre bien plus grand & plus nécessaire. Et encore ici il faudra en rester à la *surface* ou à l'*apparence extérieure*. Voilà donc le point fixe dont il faut partir. Voïons comment.

D'abord, il est clair que ce qu'on peut appeller *éloigné*, se retrouve encore dans les *conséquences*, soit qu'il faille faire une combinaison des biens présens afin de fixer son choix par une *suite de conclusions*, ou qu'il faille estimer ce qui est bien par les *effets* qu'il peut produire *successivement*.

Il en est tout autrement de ce qu'on peut appeller *profond*. Souvent ce qui paroît être très bien & en très bon état, ne l'est qu'en



apparence. Il faut voir l'intérieur pour juger si on peut s'y fier. Il en est comme d'une maison blanchie qui paroît pouvoir subsister pendant des siècles, tandis que ses murs pourris en dedans par l'humidité corrosive de l'air menacent ruine ; & comme d'un marchand qui craignant de faire banqueroute emploie le reste de sa caisse à faire de grosses dépenses, afin de soutenir, s'il est possible, son crédit chancelant, par l'illusion qu'il fait au public & à ses créanciers.

Enfin, quant au *sublime*, il faudra encore le trouver dans l'*accumulation* & dans la *comparaison* des biens. Il y a long tems qu'on est accoutumé à considérer comme *verticale*, cette échelle qui sert à mesurer le bien. C'est ainsi qu'on dit un *bas prix*, *hausser*, *baïsser* la valeur ou le prix d'une chose etc. Observons cependant qu'il y a des choses, dont les prix non seulement sont d'une nature hétérogène, & par là même incommensurable, de sorte que ces choses tout comme leurs prix différent en espece ; mais que parmi ces espees, il y en a qui sont transcendantes les unes vis à vis des autres. C'est dans ces prix transcendans qu'il faut chercher le sublime. Les prix ou les biens de différente espee ne laissent pas d'être subordonnés les uns aux autres. Ils différent en *dimension*. L'un n'aura qu'une dimension linéaire, tandis qu'un autre a une dimension d'un degré supérieur. Donnons-en un exemple, en comparant ensemble l'amour paternel & l'amour de la patrie. On n'a qu'à se souvenir du

Qu'il mourût !

que prononce le vieil *Horace*, pour voir de combien il rangeoit *plus haut* l'amour de la patrie que celui qu'il avoit pour ses trois fils. S'il regarde ses fils comme un bien *terrestre*, il compare sa patrie au *Ciel* ; & tout rempli de cette haute idée, il prononce sans balancer, sans songer à comparer ces deux biens. Et c'est là en quoi consiste ce qu'il y a de *sublime* dans ce célèbre passage de *Corneille*. *Horace* y paroît comme une de ces ames *élevées*, qui ne s'arrêtent qu'aux *idées* & aux *biens de*

la

la plus haute dimension, & qui n'ont d'autres maximes que celles qui s'y rapportent.

Maintenant il ne sera pas difficile de nous tourner du côté des Belles-lettres. D'abord on fait qu'elles s'arrêtent presque entièrement à la *surface*. Et encore ce qui chez le philosophe s'y trouve comme *éloigné*, paroît chez le poëte comme *trop recherché*. Ce n'est pas à lui à faire des *excursions*, il faut qu'il trouve ses objets *l'un près de l'autre*; & s'il les rapproche, il doit le faire avec art pour éviter l'apparence ou le défaut de tout ce qui seroit recherché, bigarré, guindé, précieux, etc. S'il *pénètre* bien avant dans le cœur de l'homme, ce n'est pas en philosophe qu'il produit ses découvertes, il peint les *effets sensibles des ressorts cachés* qu'il a vu jouer. Il donne du corps aux idées abstraites & transcendantes, pour les rapprocher de la surface; & réciproquement il anime les choses destituées de sentimens, toutes les fois que l'exigent les passions qu'il doit exprimer.

Quant à ce qui, dans les objets de la volonté, est plus ou moins *élevé & sublime*, le poëte peut y réussir d'autant mieux, que tout ce qui existe & même tout ce qui est possible se trouve déjà réduit en classes à l'égard des différentes valeurs & de leurs dimensions. Il seroit même très possible de donner les échelles pour chaque classe, avec les degrés correspondans de chacune. C'est ainsi p. ex. qu'on connoit les degrés successivement plus élevés où l'on place le berger, le bourgeois, le Héros, les Anges, la Divinité. On sait qu'il y en a de semblables, qui montent de l'agneau au Lion, de l'Hisope au Cedre, de la pierre de taille au diamant, de la cabane couverte de chaume au palais d'un Roi, du colibri à l'aigle, du champ du laboureur à un Empire, etc. Il y a longtems qu'on a donné la règle, que dans un même poëme il ne faut associer des objets de ces différentes classes, qu'entant qu'ils se trouvent rangés à des degrés également élevés, & comme de niveau.



Sibi convenientia finge. etc.

Interevit multum Davusne loquatur an herus? etc.

Descriptas servare vices, operumque colores. etc.

Servetur ad imum

Qualis ab incepto processerit & sibi constet. etc.

Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

etc.

Tous ces préceptes d'Horace se rapportent également bien aux *qualités*, aux *quantités*, aux *degrés*, & aux *prix* des choses. Faire de *Junon* une bonne ménagère, qui apprend à ses nymphes à coudre, à filer etc. comme à des filles de province ou à des bourgeois, c'est là ce que *Scarron* appelle travestir *Virgile*. L'un & l'autre de ces poètes favoit bien, que dans l'Olympe il étoit question de toute autre chose :

Sunt mihi bis septem præstanti corpore Nymphæ

Quarum quæ forma pulcherrima etc.

Le Sublime regarde toujours la façon de penser & d'agir, & j'ai déjà dit qu'il demande des objets de la plus haute dimension. Ces dimensions doivent être la base des maximes, auxquelles la façon sublime de penser & d'agir se conforme de telle sorte, que la pratique de ces maximes paroisse être une habitude naturelle. C'est ainsi p. ex. que, quoique les divinités de l'ancienne Grece & de Rome soient décrites comme aiant des défauts, des foiblesses, des passions humaines, *Horace* ne laisse pas d'exiger à bon droit

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus

Inciderit —

Il auroit pu ajouter, que la façon même de résoudre ou de trancher le nœud doit présenter quelque chose de divin. Mais il semble qu'il

ne



ne s'y trouvoit pas assez autorisé par la Mythologie de son tems, qui offroit quantité d'exemples contraires à cette regle.

Longin remarque qu'il en est tout autrement du passage qu'il cite de la *Genese*. Faut-il que le monde soit éclairé? Dieu ne va pas chercher dans le chaos les parcelles éparfées de lumiere pour les réunir une à une. *Il dit, que la lumiere se fasse, & elle se fait.* Façon d'agir transcendante au delà de tout ce que nous pouvons nous figurer. Aussi le sublime absolu n'a-t-il lieu qu'à l'égard de la Divinité. Tous les autres objets n'admettent qu'un sublime rélatif, où il n'y entre rien d'infini. Quelque surprenantes que soient les connoissances & les forces des Anges, le poëte se voit obligé de leur donner des bornes, & de ne les présenter que comme limitées. Il est encore plus restreint à l'égard des dimensions du sublime qu'il attribue à ceux qui sont distingués parmi les hommes, & qui se réduisent à un petit nombre de Classes. Ces Classes sont: 1°. le *Sage*, qui se propose, même en son particulier, le souverain bien; 2°. le *Savant*, qui comme *Newton* éclaire le monde par ses sublimes découvertes; 3°. le *Héros*, qui défend la Patrie au prix de son repos & de sa vie; 4°. le *Législateur* qui, placé au timon des affaires, procure le bonheur des peuples. C'est à ces quatre Classes que se borne le sublime qui se rapporte au genre humain. Le *Sage*, qui fait la premiere de ces Classes, est chez le poëte, presque toujours un être idéal & transcendant, proposé comme un modele absolu & achevé; & jusques-là le poëte le charge de tout ce qu'il connoit de plus sublime en fait de sagesse humaine. Et s'il en fait l'application à quelque individu, cet individu doit avoir une connoissance plus que médiocre du souverain bien, & agir par principes. Qu'un berger soit sage tant que l'on voudra, il l'est plutôt par une disposition naturelle & par la simplicité de son genre de vie, que par des méditations sublimes sur le souverain bien, ou parce qu'il trouve de grands obstacles à surmonter.



Quant aux trois autres classes, il arrive également que le poëte fait du *Savant*, du *Héros* & du *Législateur*, un être idéal, orné de tout ce qu'il trouve de plus sublime. J'observe cependant que la plupart des poëtes s'attachent plus à exalter & à étaler l'idéal du *Sage* que celui du *Savant*, par la même raison pour laquelle ils se tournent plutôt du côté de la Morale que du côté des connoissances en général. Cependant la Morale exige un esprit éclairé; & le bonheur temporel, qu'elle doit avoir également pour but, demande tout ce qui peut rendre la vie moins pénible & plus aisée, & par-là même la découverte de tous les moïens qui y contribuent. Si la Morale veut qu'on ait soin de sa vie & de sa santé, les différentes parties de la Médecine y sont de mise: & *Boerhave* mérite un panégyrique bien sublime. Si la Morale exige qu'on connoisse, qu'on respecte & qu'on adore Dieu, la Physique & l'Astronomie y contribuent efficacement, & les découvertes de *Newton* ne seront point de vaines spéculations. Il est de même des autres connoissances. Toutes se rapportent à la Morale, tout au moins entant que la vérité s'y rapporte. Si la Cabalistique, l'Astrologie judiciaire etc. sont bannies, c'est qu'on les a trouvées frivoles & destituées de fondement. La Morale les auroit exigées, parce qu'il importe de prévoir l'avenir pour s'y conformer avec prudence. N'allons donc point opposer le *vrai* au *bon*, jusqu'à insister sur l'un aux dépens de l'autre. Il n'est gueres de vérités abstraites & générales, que le genre humain puisse ignorer impunément, je veux dire, sans païer son ignorance par quelque perte réelle. Entreprenons donc d'élever l'idéal de l'homme savant & éclairé au niveau de celui du Sage.

Il me semble aussi que les poëtes chantent le *Héros* préférablement au *Législateur*. Il est vrai que les actions du Héros frappent plus les sens, au lieu que celles du Législateur sont plus transcendantes & appartiennent en grande partie au monde intellectuel. C'est ainsi qu'en tems de guerre les gazettes ont le plus de débit. Mais faut-il
mettre

mettre en parallele le poëte & le gazetier ; ou le poëte ne doit-il pas avoir assez de feu & assez de ressources dans l'imagination, pour donner du corps aux choses invisibles, qui constituent le Contrat social & ces ressorts cachés, dont l'action fait le bonheur des peuples ? Peut-être faut-il pour cela plus de connoissances & des connoissances plus sublimes que les poëtes n'en ont ordinairement. Et à en entendre quelques uns, ils ne hazardent pas de produire l'idéal qu'ils s'en forment, soit par la raison qu'il est trop transcendant pour le monde où nous sommes, ou parce qu'il est trop défectueux & trop révoltant pour ne pas être sacrifié à des flammes accompagnées d'infâmie.

J'ai dit que le sublime qui regarde ces quatre classes n'est que relatif, parce que pour être resserré dans des bornes finies, il n'est pas absolu. Il y en a encore une autre raison. Qu'un poëte décrive la façon de penser ou d'agir d'un Héros avec toute la sublimité convenable, ce Héros, en lisant la description du poëte, non seulement n'y trouvera rien de surprenant, mais comme c'est là sa façon ordinaire & habituelle de penser & d'agir, il est possible qu'il ne s'avise pas même d'y trouver du sublime. Il n'y en trouvera que lorsque le poëte aura décrit un Héros d'un genre supérieur. Réciproquement, il fera peu de cas de la description, dès-qu'elle n'atteint pas à sa façon de penser & d'agir & ne l'épuise pas, quelque sublime que la description puisse paroître au poëte ou à d'autres personnes d'une dimension inférieure. Ainsi on peut dire que c'est être peu affermi dans l'habitude du sublime que d'en être surpris lorsqu'il se présente. Aussi, si le poëte n'est lui-même d'une ou de plus d'une des quatre classes dont je viens de parler, il ne réussira gueres dans le sublime. S'il le rencontre c'est par hazard, ou par des oui-dire, ou par une imitation servile.

Enfin le sublime est relatif à l'égard de toute une nation qui se cultive. Elle admire d'abord ce qui ensuite lui paroît fort médiocre ; & à force de raffiner, elle substitue au véritable sublime

des pointes d'esprit alembiquées & le faux merveilleux. C'est ainsi qu'une Nation vient à faire des progrès, presque toujours fort rapides, pour retomber dans une seconde barbarie. C'est un aloé qui reste cent ans en herbe, pour fleurir & fructifier pendant peu de jours. La raison en est, comme je l'ai déjà remarqué, que le sublime qui est tombé en partage au genre humain, est circonscrit de limites,

quos ultra citraque etc.

Chacune des Nations qui ont cultivé les Belles-lettres, a eu son période fatal; & celles qui les cultiveront dans la suite auront également le leur. Il n'y a que les Mathématiques qui de siècle en siècle ont fait des progrès. La Philosophie en fit par intervalles; mais elle peut en faire, parce que s'étendant sans bornes on peut toujours poursuivre davantage ce qu'il y a d'éloigné, de sublime & de profond.

